

Nommer les personnages perses dans le roman grec :  
les choix de Chariton, *Callirhoé*,  
et d'Héliodore, les *Éthiopiennes*

PATRICK ROBIANO  
Université Jean-Jaurès, Toulouse

‘Un nom propre est une chose *extrêmement* importante dans un roman, une chose *capitale*. On ne peut pas plus changer un personnage de nom que de peau –c’est vouloir blanchir un nègre’.

G. Flaubert, *Lettre à Louis Bonenfant*, 29 juillet 1868.<sup>1</sup>

‘Lire, c’est pouvoir fixer son attention et sa mémoire, sur des points stables de texte, les noms propres’.

Ph. Hamon.<sup>2</sup>

Formulée avec netteté, voire brutalité, par Flaubert, l’importance qu’un romancier accorde à la nomination d’un personnage est, explicitement ou implicitement, au cœur de tout processus de création artistique. Les exégètes ont, évidemment, été attentifs aux pouvoirs du nom propre, et les spécialistes du roman antique ne sont pas en reste. Ainsi, E.L. Bowie écrit : ‘Names can evoke a vaste range of associations (...) Others (*scil.* créateurs de fiction) with freely invented plots and dramatic personae can create expectations of character and behaviour by telling choice of names’.<sup>3</sup> Et tout lecteur, en tant que premier exégète, se trouve confronté, à des degrés divers, à l’interprétation des noms propres qu’il rencontre, comme le souligne M. Jones : ‘A reader’s interpretation of a character name may be influenced by a prior encounter with it, or by its etymological, or both. The connotations carried by a name encourage the reader to expect a certain characterization,

---

<sup>1</sup> [http : //flaubert-univ-rouen.fr/correspondance/édition](http://flaubert-univ-rouen.fr/correspondance/édition) consulté le 11 novembre 2019.

<sup>2</sup> Hamon 1983,107. Cf. aussi É. Zola, Lettre à A. de Cyon, 29 janvier 1882 : ‘Changer le nom d’un personnage, c’est tuer le personnage’.

<sup>3</sup> Bowie 1995, 269.

leaving an author with two options : he may choose to defeat expectations, in which case the name may be read as ironic, and the author will have created ‘a constant play between his construction and [the reader’s] expectation’ ; alternatively, he may fulfil expectations, providing the reader with a certain self-satisfaction at having correctly identified a character type’.<sup>4</sup>

La nomination des personnages de fiction a été, ces dernières décennies, un champ d’étude fécond.<sup>5</sup> Elle peut l’être d’autant plus chez ces deux romanciers dont on soupçonne que le nom de l’un, Chariton d’Aphrodisias, est peut-être un pseudonyme, et dont on connaît l’extrême sophistication de l’autre.<sup>6</sup> Le narrateur d’Héliodore, romancier qui sollicite particulièrement la collaboration de son lecteur, pose, en effet, le nom des protagonistes Chariclée et Théagène comme pleinement signifiant à partir d’un oracle de la Pythie (2, 35, 5) : ‘Célébrez, Delphiens, celle qui est d’abord Grâce (χάριν) et enfin Gloire (κλέος) ; célébrez aussi le fils d’une déesse (θεᾶς γενέτην)’.<sup>7</sup> Ce sont là des indices pour que les lecteurs lisent les noms des protagonistes comme des *sprechende Namen*, même si le sens n’est pas obvie.

L’objet de cet article est modeste. Il s’agira de réfléchir, à partir d’un *corpus* très restreint et homogène de deux romans, *Callirhoé* (ou *Chéréas et Callirhoé*) et les *Éthiopiennes* (ou *Théagène et Chariclée*), sur un *corpus* tout aussi restreint de personnages, ceux qui sont perses et qui, par conséquent, portent un nom propre *a priori* senti comme étranger et opaque par un lecteur hellénophone, privé de tout accès à une compréhension par l’étymologie. Une typologie comme celle définie par K. De Temmerman à propos de la nomination comme élément de construction d’un personnage devient alors inopérante puisqu’il n’y a plus, dans ce cas, d’ ‘etymologically significant names’ qui permettraient soit une caractérisation directement intelligible, soit une caractérisation par métonymie ou par métaphore.<sup>8</sup> Reste le cas des noms qui, en fonction de la compétence culturelle du

<sup>4</sup> Jones 2006, 548.

<sup>5</sup> Cf. pour le roman grec, Hägg 1971. Nous n’avons pas pu consulter Jones 2003. Pour des pistes de réflexion, cf. Cusset 2007, 196-197.

<sup>6</sup> Cf., à propos de Chariton, Whitmarsh 2011, 26 : ‘This identification, if it is not fictitious (‘Mr Favours, from the city of Aphrodite’, is a suspect name for an erotic romancer), is extremely interesting’.

<sup>7</sup> Ce que Maillon 1960<sup>2</sup>, 96 n.1 glose par ‘Héliodore fait ici une sorte de charade avec les noms de Chariclée (χάρις-κλέος) et de Théagène (θεᾶς-γενέτην)’. Les textes anciens sont cités dans les éditions et traductions de la Collection des Universités de France, parfois légèrement modifiées.

<sup>8</sup> De Temmerman 2014, 146 avec p. 33 une mise au point rapide sur la nomination chez les théoriciens antiques et contemporains.

lecteur, peuvent susciter des rapprochements avec des noms en circulation et être reconnus ; et les noms propres perses relèvent de cette catégorie.<sup>9</sup>

Cependant, leur statut chez Chariton et Héliodore n'est pas strictement identique, et leur traitement, par conséquent, sera différent. En effet, si *Callirhoé* et les *Éthiopiennes* se déroulent dans un cadre historique très vague, le premier roman cité a un ancrage historique indéniable à cause de la présence d'un personnage dont la réalité est aussitôt repérable, Hermocrate, père de la protagoniste éponyme et amiral syracusain vainqueur de la flotte athénienne lors de l'expédition de Sicile.<sup>10</sup> Le romancier ayant choisi la contrainte de la vraisemblance historique, les personnages perses se trouvent, *ipso facto*, susceptibles d'être vus comme des personnages historiques, ou du moins comme des doubles de personnages référentiels. Cela étant, Chariton n'a pas du tout pour visée d'écrire un roman historique. Ne déclare-t-il pas dans l'*incipit* : 'Je vais conter une histoire d'amour' ? (1, 1, 1). C'est encore moins la visée d'Héliodore dont le roman se situe dans un cadre chronologique aussi vaste que flou, à l'époque de l'Égypte sous domination perse, c'est-à-dire entre le VI<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, cette enquête sur le nom des personnages perses implique une analyse spécifique dans la mesure où ce que le lecteur sait de la culture perse est très largement médié par la littérature, notamment la littérature historique qui réduit l'écart temporel considérable le séparant de l'époque de ces deux fictions. On estime généralement que Chariton est un auteur du premier siècle de notre ère et l'on situe Héliodore entre les II<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles.<sup>11</sup>

<sup>9</sup> Cf. De Temmerman 2014, 146 : 'Of course, some metaphorically significant names evoke similarity with mythological, historical, or literary paradigms rather than through etymology'. Hägg 1971, 268 distingue les noms propres 'significant', fondés sur l'étymologie, des noms 'literary' ; p. 199, il évoque les noms propres 'which were possibly meant to provoke special associations through their earlier use (in myth, history, or literature)... regarding the impression that the names chosen may have made on a contemporary reader'.

<sup>10</sup> Sur Hermocrate, cf. Billault 1989. Smith 2007, 8 parle d'une 'impressionistic evocation of the end of the 5<sup>th</sup> century BC' pour caractériser l'époque de l'action romanesque. L'avis est partagé par Goold 1995, 12. Ramelli, 2000, 59 évoque un arc temporel qui va de 413, victoire d'Hermocrate, à 332, prise de Tyr, et rappelle, p. 61, qu'il y a eu sous la domination perse trois révoltes de l'Égypte (460-454 ; 389-387 ; 360). Fusillo 1991, 64-65 distingue les contextes d'écriture qui séparent Chariton d'Héliodore : 'Chez Chariton, à une époque où prose et vérité historique restent liées conformément à la tradition, la nécessité est encore forte de recourir à des référents réels pour donner une dimension historique à un récit de fiction ; Héliodore au contraire, maintenant que le roman a atteint une plus grande maturité, tend à styliser un matériau multiforme'.

<sup>11</sup> Reardon 1989, 17, place Chariton 'about the middle of the first century A. D.'. Malosse, 2011-2012, 179-180 établit l'état de la question pour la datation controversée des *Éthiopiennes*.

Est-il légitime de réunir dans une même étude deux romans éloignés dans le temps et surtout dans leur stratégie d'écriture ? En effet, le relevé des noms perses révèle d'emblée une différence sensible : dans *Callirhoé*, les anthroponymes perses sont majoritairement liés à des noms attestés, alors que dans les *Éthiopiennes*, ou bien ce sont des noms inédits, des *hapax*, ou bien ce sont des noms familiers au premier abord, mais qui se révèlent utilisés à contre-emploi par rapport à ce que nous savons de leurs homonymes, potentiellement référentiels. La motivation du nom propre obéit donc, *a priori*, à des lois différentes.

Nous commencerons donc par observer l'effet que provoque l'apparente familiarité de noms qui donnent l'illusion que le récit romanesque est l'écho, plus ou moins déformé, d'une réalité extérieure à la fiction, en un mot d'une réalité historique. Dans une deuxième partie, nous examinerons comment le réemploi de ces noms perses produit une poétique fondée sur l'homonymie et comment la création de noms propres suscite une herméneutique fondée sur la faculté imaginative et la culture du lecteur. Enfin, nous étendrons notre enquête sur le travail de l'imaginaire et sur le système onomastique en nous interrogeant, à partir de celui de la reine Persinna, sur les noms des personnages éthiopiens d'Héliodore : ne seraient-ils-pas, en fait, des noms perses ?

### 1. Les noms perses entre personnages de fiction et personnages référentiels

Le *corpus* des noms perses dans les deux romans qui nous intéressent a été défini par Marie-Françoise Baslez dans un article fondateur : 'Chariton est le romancier qui fournit la série la plus nombreuse de noms iraniens, tous authentiques et attestés pour des personnages de l'histoire achéménide'.<sup>12</sup> Elle énumère dans une note afférente Artaxerxès, Stateira, Rodogune, Pharnace, Mithridate, Mégabyze, Zopyros, Artaxatès, soit huit noms de personnage.<sup>13</sup> Parmi ceux-ci, Mégabyze et Zopyros ne jouent aucun rôle dans l'action. Leur mention ne sert qu'à caractériser Rodogune, 'fille de Zopyros, femme de Mégabyze' (5, 3, 4). Une seconde occurrence de ces trois noms (7, 5, 5), 'Rodogune, la fille de Zopyros, la femme de Mégabyze, c'est-à-dire qu'elle avait pour père et pour mari les plus nobles des Perses' spécifie par redondance le statut social de Rodogune. Établissant une comparaison avec les *Éthiopiennes*, M.-Fr. Baslez relève 'six noms seulement chez Héliodore (Bagoas, Achaiménès, Euphratès, Arsacé, Mithranès (*sic*), Orondates (*sic*)'.<sup>14</sup> Le nombre de personnages perses véritablement actants est donc égal

<sup>12</sup> Baslez 1992, 201.

<sup>13</sup> Baslez 1992, 207 n. 42.

<sup>14</sup> Baslez 1992, 207.

chez les deux romanciers. S'il faut établir une distinction entre eux, notons, dès à présent, que seuls les deux premiers noms d'Héliodore sont attestés comme noms de personnes. C'est dire, que pour ce roman, il n'y a pratiquement pas de personnages référentiels et que seul un travail herméneutique permettra de créer du sens.

Dans le cas de Chariton, la situation est inverse et complexe. Le romancier s'inscrit dans une histoire littéraire, mais, toujours selon M.-Fr. Baslez, 'il ne leur (*scil.* Ctésias et Eschine le Socratique) emprunta que des noms, sans souci de personnalités authentiques, et son roman ne s'inscrit pas dans un cadre événementiel déterminé'.<sup>15</sup> Il apparaît, en effet, que des personnages perses peuvent être des personnages référentiels, mais il y a une impossibilité de construire un système cohérent à partir de ces personnages, un même nom perse pouvant renvoyer à plusieurs personnages historiquement attestés et produire ainsi des distorsions chronologiques considérables par rapport au récit historique.

Si l'on considère le nom de Pharnace, 'le nom iranien le plus répandu à l'époque impériale', on s'aperçoit qu'il est déjà attesté chez Hérodote et Thucydide, mais qu'il ne l'est pas chez Ctésias.<sup>16</sup> Passant en revue les troupes de Xerxès et leurs chefs, Hérodote, 7, 66, mentionne 'Artabaze, fils de Pharnace', qui apparaît encore en 9, 41 ; 66 ; 89 ; il figure aussi chez Thucydide 1, 129, comme père d'Artabaze. Mais Pharnace n'apparaît pas en tant que personnage. Thucydide, au contraire, cite comme un personnage important, un Pharnace, fils de Pharnabaze (2, 67 ; 5, 1) et ses fils (8, 58), dont un dénommé Pharnabaze (8, 6). Néanmoins, chez aucun des historiens, il n'est signalé que ces Pharnace auraient été satrapes, encore moins satrapes de Lydie, ce qu'est le personnage de Pharnace chez Chariton (4, 1, 7). Un autre Pharnace, beau-frère de Darius III, meurt à la bataille du Granique (Diodore, 17, 21, 3 ; Arrien, *An.* 1, 16, 3).<sup>17</sup> Le Pharnace de Chariton ne coïncide donc pas avec un personnage historique. En revanche, son collègue Mithridate, satrape de Carie (4, 1, 7) peut avoir un personnage référentiel, puisque Ctésias F 16 § 58 évoque un Mithradatès, fils d'Oudiasatès, nommé satrape à l'insurrection de Stateira, c'est-à-dire la femme d'Artaxerxès II qui régna à partir de 405/404. Ctésias ne précise pas à la tête de quelle satrapie est nommé Mithridate. Cependant, ce duo de satrapes, amoureux de l'héroïne Callirhoé, peut difficile-

<sup>15</sup> Baslez 1992, 201.

<sup>16</sup> Baslez 1992, 201 n. 43. L'auteure relève p. 208 n. 45 que tous les noms perses de Chariton sont chez Ctésias, mais ne cite pas Pharnace, effectivement absent, contrairement à ce qu'affirme Goold 1995, 11.

<sup>17</sup> Sur ces trois Pharnace, cf. Miller 1938, 1853. Il ne semble pas possible de faire de Pharnace, en s'appuyant sur Thucydide 1, 129 ; 2, 67, le satrape de Daskyleion ; c'est son fils Artabaze qui devient satrape. Plepelits 1976, 16 juge 'unhistorisch' Mithridate satrape de Lydie et d'Ionie et Mithridate satrape de Carie.

ment, pour des raisons chronologiques, être rattaché aux Pharnace d'Hérodote et de Thucydide.

En revanche, comme l'indique entre autres P. Goold, le roi et la reine de Chariton ont des modèles historiques facilement identifiables : 'The Persian king has a secure basis in history. Artaxerxes is none other than he of Xenophon's *Anabasis* (1.1.1.) (...) Plutarch confirms both the name and the beauty and nobility of his wife, Statira (*Artaxerxes* 5. 3 ; 2, 2)'.<sup>18</sup> Tout lecteur de Chariton, s'il est en même temps lecteur de Ctésias, est effectivement au courant de l'amour d'Artaxerxès pour Stateira (F15 §55-56 ; F29b) et de la beauté de cette dernière (F15b).

L'identification avec Artaxerxès II est d'autant plus facile que le personnage de Chariton correspond globalement au portrait psychologique et moral que Plutarque donne du roi dans la biographie qu'il lui consacre. Il suffit de lire la conclusion : 'Il laissait la réputation d'un prince doux et ami de ses sujets, surtout par comparaison avec son fils Ochos, qui surpassa tous les souverains par sa cruauté et son goût du sang'.<sup>19</sup> A propos de l'Artaxerxès du roman, on pourrait écrire 'surtout par comparaison avec les détenteurs orientaux du pouvoir que nous présentent les romans'. Que l'on pense à l'Arsacè des *Éthiopiennes*, au roi Garmos des *Babyloniennes* ou au prêtre égyptien Paapis des *Merveilles au-delà de Thulé* qui sont littéralement tyranniques dès que leur passion amoureuse pour un des protagonistes se révèle. Rien de tel chez l'Artaxerxès de Chariton. Il refuse de faire violence à Chariclée et à l'image, qu'il assume pleinement, d'un roi juste.<sup>20</sup> Rien, donc, qui puisse troubler la représentation que le lecteur cultivé se fait de lui à partir du personnage historique.

De même, un lecteur de Ctésias sera sans doute tenté de reconnaître, par un jeu paronymique, dans l'eunuque Artaxatès de Chariton l'eunuque Artoxarès, contemporain non pas d'Artaxerxès, mais de son père Darius II et de ses prédécesseurs, Artaxerxès I et Sekyndianos (F14 § 42-43 ; F15 § 50-51 ; § 54).<sup>21</sup> Le

<sup>18</sup> Goold 1995, 11. Cf. aussi Hunter 1996, 1056 : 'Artaxerxes, the Persian king, is clearly Artaxerxes II Mnemon'.

<sup>19</sup> Artaxerxès II aurait les qualités de son grand-père Artaxerxès Ier (cf. *Art.* 1, 1 : 'Le premier des rois de Perse qui s'appela Artaxerxès et qui les surpassa tous par sa douceur et sa grandeur d'âme').

<sup>20</sup> Le satrape Mithridate déclare à Artaxerxès : 'tu as le sens de la justice et de la bonté' (5, 7, 1). En 6, 3, 7-8, le roi déclare à son eunuque : 'Ne va pas me tenir des propos qui m'entraînent à séduire la femme d'un autre. J'ai toujours en tête les lois que j'ai moi-même instituées, l'équité que je pratique en toutes choses' ; il recommande de ne pas violenter Callirhoé (6, 4, 8). Les assistants au procès 'marquaient leur admiration pour la retenue et l'équité du Roi' (5, 4, 8).

<sup>21</sup> Le rapprochement est effectué par Baslez, 1992, 201, et Goold 1995, 11. Roncali 1996, 274 n. 9 met en rapport Ctésias F 15 § 54, 'qui avait le plus de pouvoir auprès du Roi' (ὄς μέγα ἠδύνατο παρὰ βασιλεῖ) avec Chariton 5, 2, 2, 'qui était le plus important auprès du

personnage de fiction ne saurait, par conséquent, correspondre au personnage historique.

Rodogune est un autre personnage perse qui apparaît dans le roman de Chariton. Elle est présentée comme la sœur de Pharnace (5, 3, 5) et, comme le relève M.-Fr. Baslez, le romancier unit à travers elle deux familles distinctes, puisqu'elle est 'fille de Zopyros, femme de Mégabyze' (5, 3, 4 ; 7, 5, 5), alors que la tradition historique établit une filiation entre Mégabyze et Zopyros.<sup>22</sup> C'est placer Rodogune dans un réseau de personnages prestigieux.

La littérature connaît plusieurs Rodogune qui ne coïncident pas, toutefois, avec celle du roman. Ctésias évoque une fille de Xerxès (cf. F13 § 24 ; F14 § 34), sans autre information ; en revanche, sa sœur aurait eu pour mari un Mégabyze et pour fils un Zopyros. Plutarque cite une fille d'Artaxerxès de ce nom (*Art.* 27, 7). Une autre Rodogune est connue isolément comme une jeune femme guerrière : Polyen 7, 27 indique qu'elle figure sur le sceau royal perse, faisant d'elle une figure identitaire, et Philostrate, *Images* 2, 5, prétend décrire un tableau la représentant dans toute sa gloire et toute sa beauté. Enfin, *l'Histoire d'Alexandre le Grand* fait d'une Rodogune la mère de Darius III.<sup>23</sup>

S'agissant des noms Pharnace, Mithridate et Rodogune, il n'est donc pas possible d'assigner à un personnage historique unique le personnage romanesque, mais ces noms devaient être suffisamment familiers aux lecteurs, par la pluralité des personnes qui les avaient portés, pour créer une vraisemblance historique et rappeler l'existence de dignitaires perses mêlés, de près ou de loin, aux affaires de la Grèce. Le brouillage des repères apparaît comme un élément important de la poétique de Chariton, obscurcissant l'horizon d'attente du lecteur.

Si l'on passe aux *Éthiopiennes*, la situation est tout autre : il n'y a pratiquement aucun personnage perse susceptible d'être référentiel. L'eunuque Bagoas, au service du satrape en Égypte (8, 2, 3), pourrait avoir un personnage référentiel, mais l'on sait que ce nom a servi à désigner génériquement tout eunuque.<sup>24</sup> Néanmoins, les historiens attestent l'existence de deux Bagoas. L'un fut le favori d'Artaxerxès III avant de devenir son assassin ; l'autre fut le mignon de Darius III, puis

---

Roi' (ὁς μέγιστος ἦν παρὰ βασιλεῖ). Cf. encore Ctésias F 15 § 51 pour caractériser le pouvoir d'Artaxarès : 'Trois eunuques avaient sur lui de l'influence (ἡδύναντο) : Artaxarès en premier (μέγιστον), Artibazanès en second et Athoos en troisième'.

<sup>22</sup> Cf. Baslez 1992, 208 n. 45. D'après Thucydide 1, 109, un Mégabyze est fils de Zopyros. Sur la lignée des Mégabyze et Zopyros, cf. Hérodote 3, 70 ; 153 ; 160 ; 4, 43 ; 7, 82. Lenfant 2004, CII-CV rassemble tous les extraits de Ctésias relatifs aux Mégabyze et Zopyros.

<sup>23</sup> Cf. 2, 22, 14 ; 2, 12, 3.

<sup>24</sup> Cf. Pline, *Nat.* 13, 9, 41 ; *Souda*, s.v. Βαγώας.

d'Alexandre.<sup>25</sup> Le lecteur a peut-être le souvenir de ces deux Bagoas, d'autant plus que le premier est lié à l'Égypte, comme l'eunuque de la fiction. En effet, d'après Diodore de Sicile (16, 49, 4 ; 16, 50, 1-6), il avait fait campagne en Égypte. Par ailleurs, d'après Élien (*Histoire variée* 6, 8), il était d'origine égyptienne, ce qu'indique aussi la *Souda*.<sup>26</sup>

Mais ce nom, par antonomase, ouvre immédiatement la voie de l'imaginaire. En effet, dans un contexte perse, le lecteur attend l'introduction des eunuques, et ce n'est pas un hasard que soit nommé en premier celui qui porte un nom le désignant comme un archétype (8, 2, 3). Dans la représentation que les Grecs se font de l'eunuque perse, celui-ci appartient au monde du pouvoir et au monde du harem. Sur ce point, le Bagoas d'Héliodore satisfait l'attente du lecteur. En effet, il apparaît précisément dans le récit au moment où le satrape est à la fois furieux de l'infidélité de sa femme et excité par la beauté d'une captive :

‘Le satrape était dès lors tout feu tout flamme ; il avait mordu à l’hameçon du plaisir comme à celui de la colère. Sans désespérer, il fait venir Bagoas, un eunuque de confiance, et, avec une escorte de cinquante cavaliers, l’envoie à Memphis, pour lui ramener Théagène et Chariclée au plus vite et en quelque lieu qu’il les trouve’ (8, 2, 3).

Que l'eunuque soit digne de la plus grande confiance est un lieu commun des historiens, au moins depuis Hérodote (8,105) : ‘Chez les Barbares, les eunuques sont plus précieux que les autres esclaves, en raison de la confiance totale qu’ils méritent’.<sup>27</sup> Le narrateur intègre ce cliché du point de vue des Éthiopiens qui ont capturé Bagoas (8, 17, 4) et il fait confirmer la puissance des eunuques perses par Théagène, présentant Bagoas comme ‘un des premiers fonctionnaires du satrape persan’ (8, 17, 3), formule qui se retrouve quasiment à l’identique chez Chariton à propos de l’eunuque Artaxatès.<sup>28</sup>

Bagoas n'est pas préposé au gynécée.<sup>29</sup> Il apparaît même en chef de troupe, bien qu'il ne soit pas, à première vue, armé puisqu'il est décrit comme ‘eunuque non combattant’ (8, 17, 2). Les fonctions politiques et militaires du chiliarque

<sup>25</sup> Cf. Briant 1996, 280-281 ; Guyot 1980, 76 n. 50 pour le nom, et 280-281 pour la prosopographie des deux Bagoas.

<sup>26</sup> Cf. *Souda*, s. v. Λαβαῖς.

<sup>27</sup> Cf. Lenfant 2014, 430-435.

<sup>28</sup> Cf. 5, 2, 2 ; 6, 2, 2. Ce type de formulation dérive sans doute de Ctésias (cf. Briant 1996, 279 ; Lenfant 2004, CXV).

<sup>29</sup> En revanche, le roi d'Éthiopie lui donne mission de veiller sur la virginité de l'héroïne (9, 25, 5). En Perse, les eunuques ne sont pas réduits à être les gardiens du gynécée (cf. Briant 1996, 284-285 ; Lenfant 2014, 439).

Bagoas, favori d'Artaxerxès III, ont pu préparer le lecteur au rôle joué par son homonyme dans les *Éthiopiennes*.<sup>30</sup>

Mais le roman déjoue les attentes en ce sens que, si les Bagoas historiques apparaissent plutôt comme des hommes violents, voire des assassins, le Bagoas d'Héliodore est caractérisé par la bonté qu'il manifeste à l'égard des protagonistes (8, 14, 1-4 ; 8, 15, 1-3), même si cette bonté est intéressée (8, 15, 4). Au reste, contrairement aux Bagoas susceptibles d'être des personnages référentiels, le Bagoas du roman n'intervient que fort peu dans l'action. Il n'a pas l'envergure de ses modèles potentiels, il n'est qu'un vecteur dans la progression de l'action et disparaît aussi vite qu'il est apparu.

Achaiménès pourrait avoir un personnage référentiel, mais, à l'évidence, il n'y a rien de commun entre l'Achaiménès fondateur de la dynastie perse des Achéménides et l'échanson qui, s'il porte un nom perse, est le fils d'une esclave grecque soi-disant originaire de Lesbos (7, 12, 6). Héliodore a donc choisi non pas de donner l'illusion d'un arrière-plan historique, mais plutôt d'inciter son lecteur à imaginer à partir des noms perses, en jouant à la fois sur le signifiant et sur le signifié. Lui-même en donne le signal (cf. 2, 35, 5) : en pointant le sens caché et en suggérant que le nom de Chariclée et Théagène est pleinement signifiant, il invite son lecteur à reproduire la démarche pour les autres personnages. Si le narrateur explicite le sens de noms propres qui devaient être relativement transparents pour un lectorat hellénophone, quoique le prêtre d'Apollon delphien n'en comprenne vraiment le sens qu'au dénouement, en 10, 41, 2, il faut bien plus de subtilité pour décrypter des noms perses, *a priori* opaques.

## 2. Onomastique perse et jeux littéraires

Reprenons le cas d'Achaiménès dont l'association sur le plan narratif avec Arsacè n'est sans doute pas fortuite, soulignée par l'écho des phonèmes. Les deux noms sont évidemment connotés. Le second, qui, apparemment, n'est pas attesté ailleurs, réfère clairement à Arsacès, fondateur de la dynastie parthe des Arsacides au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Pour une femme qui est 'd'origine perse' et 'de sang royal' (7, 20, 4), sœur du Grand Roi, jamais nommé dans le récit (7, 2, 1), la nomination se justifie sur le plan politique malgré l'écart entre ce qu'elle est, perse, et ce qui la désigne, parthe. 'Arsacè' est donc une Perse au nom parthe, et bouscule la chronologie dynastique, ancrant la femme du satrape dans le temps de

<sup>30</sup> Sur les fonctions militaires des eunuques perses, cf. Guyot 1989, 115-118 ; Briant 1996, 287.

la Perse des Achéménides, alors qu'elle réfère par son nom à la dynastie, postérieure, des Arsacides.

Achaiménès, lui, renvoie manifestement à l'ancêtre des Perses, fondateur de la dynastie des Achéménides, comme le souligne J. R. Morgan : 'Another typically Persian name, recalling the eponymous founder of the Persian royal house'.<sup>31</sup> Cependant, il est facile de constater que ce nom est déceptif. En effet, il est appliqué à un personnage qui est à moitié perse et à moitié grec du côté de sa mère. Rien n'est dit de son père, et il est clair que le statut d'Achaiménès est celui d'un esclave né dans la maison, d'un οἰκότρῳ ; l'adjectif est péjoratif (7, 26, 3).<sup>32</sup> C'est donc un serviteur, et non pas un maître comme son nom, hors contexte, le suggérerait. Le texte répète que sa fonction est subalterne. Il a beau être qualifié d'archiéchanton, ἀρχαιονοχός (7, 23, 4), titre qu'il partage d'ailleurs avec d'autres (cf. 7, 27, 7), Arsacè a beau déclarer qu'il 'occupe le premier rang' dans sa maison (7, 24, 4), le préfixe ἀρχι dénote une supériorité toute relative, qui n'est pas compatible avec celle de l'ancêtre d'une nation et d'une dynastie. Achaiménès est un être déclassé, porteur d'un nom trop prestigieux pour lui, fruit d'une filiation incertaine, et supplanté auprès d'Arsacè par celui qu'il est censé former, un Grec, le protagoniste Théagène (cf. 7, 24, 6 ; 27, 7-8). L'homme libre l'emporte sur l'esclave, le Grec sur le Barbare, qui devient d'autant plus ridicule que son nom fonctionne alors comme une sorte d'antiphrase. S'il faut aller plus loin, l'Achaiménès qui verse le vin est le double dégradé de l'Achaiménès fondateur de la dynastie perse : selon une légende rapportée par Élien (*NA* 12, 21), ce dernier fut nourri, bébé, par un aigle, oiseau royal par excellence.

Ce statut médiocre est souligné encore par une autre fonction d'Achaiménès, celle d'homme de troupe et de messager. En effet, il est aux ordres de Mitranès, lieutenant au service du satrape Oroondatès. Il est chargé de transférer Théagène prisonnier de Mitranès à Oroondatès (7, 16, 2), et il est porteur d'une lettre officielle (7, 24, 2). En ce sens, il rappellerait, en image inversée, un Achaiménès historique qui, lui, occupa des fonctions importantes dans le commandement militaire perse, notamment en Égypte, dont il fut satrape et où il mourut assassiné sous les coups du Libyen Inaros (cf. Hérodote, 3, 12 ; 7, 7 ; 97 ; 236-237). Cet Achaiménès était fils de Darius et frère de Xerxès. L'Achaiménès d'Héliodore occupe lui aussi, mais à un niveau très subalterne, des fonctions dans l'armée perse d'Égypte, et lui aussi est assassiné non par un Libyen, mais par un Éthiopien au moment où il se préparait à assassiner le satrape (9, 20, 5-6). L'Achaiménès de

<sup>31</sup> Morgan 1989, 501 n. 178. Sur Achaiménès comme figure d'ancêtre, cf. Hérodote 3, 75 ; Platon, *Alcibiade* I 120e. Un Achaiménès, frère de Xerxès, est attesté chez Hérodote (cf. 3, 12 ; 7, 7 ; 7, 97 ; 236-237).

<sup>32</sup> Maillon 1960<sup>2</sup>, 158 n.1.

l'histoire et l'Achaiménès de la fiction présentent des points communs : envahisseurs de l'Égypte, ils succombent sous les coups d'étrangers issus de zones que les Grecs situaient mal, la Libye et l'Éthiopie, limitrophes de l'Égypte. D'un point de vue symbolique, la mort de l'Achaiménès fictif dirait aussi la mort d'un fondateur d'une dynastie, et peut-être même, par synecdoque, la mort de cette dynastie.

Cette hypothèse serait validée par la mort d'une autre dynastie, celle des Arsacides. En effet, Arsacè, qui échoue à gagner l'amour du protagoniste grec Théagène, meurt par suicide avant Achaiménès (cf. 8, 15, 2). Dans une sorte d'*hysteron proteron* dans l'ordre du récit et par rapport au temps historique, l'auteur donne ainsi à voir, par personnage interposé, deux morts violentes de fondateurs de dynasties, celle des Arsacides et celle des Achéménides. Un lecteur de culture grecque n'était sans doute pas insensible à la disparition de personnages qui évoquaient par leur nom des dynasties de peuples considérés comme des ennemis héréditaires.

De quoi meurt Arsacè ? De sa lubricité, elle qui aime trop les jeunes hommes, qui aime trop la chair fraîche. Elle incarne la Barbare dévergondée selon un stéréotype que les Grecs ont accolé aux femmes orientales.<sup>33</sup> Effectivement, à y regarder de plus près, Ἀρσάκη n'est-elle pas le nom anagrammatique d'ἡ σάρκα, 'celle qui [aime] la chair' ?<sup>34</sup> D'elle le narrateur écrit que 'loin de mener une existence irréprochable, elle s'adonnait aux plaisirs illicites et avait des mœurs déréglées' (7, 2, 1). Certes, le terme σάρξ n'apparaît pas dans les *Éthiopiennes*, mais il est bien attesté dans un contexte érotique.<sup>35</sup> Et le texte, en qualifiant par la bouche de sa nourrice et entremetteuse Cybèle, la femme du satrape comme une femme 'qui aime les Grecs' (φιλέλλην, 7, 11, 6 ; cf. aussi 7, 12, 5 ; 14, 2) joue sur l'équivoque.<sup>36</sup> Contre celle qui aime la chair, et sa chair, le protagoniste grec manifeste sa liberté : 'Il n'en montrait que plus de courage et plus d'énergie à repousser ses tentatives, le corps épuisé de souffrances, mais l'âme forte et endurcie dans sa vertueuse résistance' (8, 6, 4). Car, pour faire céder celui dont elle convoite la

<sup>33</sup> Cf. Xénophon d'Éphèse 2, 4, 1 : 'Il est bien dangereux de résister à une fille Barbare quand elle aime', à propos de Manto, phénicienne amoureuse du héros.

<sup>34</sup> Sur les anagrammes, cf. Cusset 2007, 195 : 'Les anagrammes ne sont pas anodines, mais participent de la définition du poète : il s'agit de démonter que le nom était en fait le signe caché de ce qu'est l'individu. Ces jeux anagrammatiques montrent que le nom n'est pas arbitraire puisqu'il porte en lui, de manière cachée, la définition du référent'.

<sup>35</sup> Dans les épigrammes érotiques, σάρξ apparaît aussi bien à propos d'une femme (*AP* 5, 35, 5) que d'un garçon (*AP* 12, 136, 2). Cf. aussi Philostrate, *Ep.* 18.

<sup>36</sup> Morgan 2014, 268 lit l'épisode d'Arsacè comme un écho aux épisodes odysseens de Circé et du Cyclope : 'this sequence is playing the structural role of the Cyclops and his cave, with Arsace's voracious sexual appetite substituting for Polyphemus' taste for human flesh'.

chair, Arsacè se résigne, malgré sa douleur de voir ‘ce corps admirable déchiré ou seulement frappé’, à le faire souffrir physiquement, confiant à l’eunuque Euphratès le soin de le torturer (8, 5, 10-11).

Euphratès, un eunuque perse sur les bords du Nil : Héliodore joue manifestement avec le nom qui dit à la fois l’origine du personnage et sa présence incongrue en Égypte. Aucun eunuque homonyme ne nous est connu. ‘Archieunuque’ à Memphis (8, 3, 2 ; 8, 6, 1), il occupe, dans la hiérarchie, la même position qu’Achaïménès, ‘archiéchanton’, et tous deux se révèlent hostiles au protagoniste. Nous reviendrons sur le jeu onomastique dans lequel entre le personnage.

Pour l’instant, il reste à examiner deux personnages perses dont les noms s’avèrent des noms uniques, des *hapax*, Mitranès et Oroondatès, ce qui incite forcément à une investigation étymologique et lexicale.

Il n’est pas difficile de faire du ‘turban’ (μίτρα), la coiffe qui est l’attribut des Perses depuis Hérodote (cf. 1, 195 ; 3, 12), l’étymon de Mitranès. Comme il est avec son supérieur, le satrape d’Égypte Oroondatès, le premier Perse à être mentionné dans le roman (2, 24, 2), son nom est un marqueur fort de la présence perse en Égypte. D’autre part, l’existence de quelques noms perses paronymiques, Mitradatès (Hérodote 1, 110 ; 1 121), Mitraïos (Xénophon, *Hell.* 2, 1, 8), voire Mitrotatès (Hérodote 3, 120 ; 3, 126-127 ; Xénophon, *Hell.* 1, 3, 12) l’insère dans un champ lexical de patronymes perses.

En revanche, Oroondatès résiste à toute tentative d’élucidation et d’identification. La *Souda*, à l’entrée Ὀρονδάτης, forme très proche, se contente de noter qu’il s’agit d’un ‘nom propre’. Arrien mentionne des satrapes du nom d’Orontobatès (*An.* 1, 23, 1 ; 1, 23, 8 ; 2, 5, 7 ; 3, 8, 5). Peut-on parler de paronymie ? Sans doute pas. En revanche, un hellénophone perçoit sans doute dans le nom du satrape la forme à l’accusatif de ῥόος, ῥόου, qui dénote le ‘courant d’un fleuve’. Or, Oroondatès est lié au cours du Nil, non pas tant comme satrape que comme personnage actant, menant une action qui le conduit des marais du delta, désignés comme ‘les confins de l’Égypte’ (2, 3, 3) aux Cataractes, où se trouve son palais (2, 32, 2) et à Syène qu’il essaie d’annexer à l’Égypte au détriment de l’Éthiopie (9, 1, 1).

On aura remarqué qu’un des eunuques d’Oroondatès se nomme Euphratès. C’est, par la présence de ce personnage en Égypte, une manière de fixer la frontière de la Perse en Égypte et d’affirmer la conquête, l’Euphrate fonctionnant, dans la réalité et dans l’imaginaire, comme la frontière naturelle séparant le monde grec du monde perse.<sup>37</sup> On aura remarqué aussi qu’Euphratès a un homologue, dont le nom réfère aussi à un fleuve, Hydaspes, le roi d’Éthiopie. L’Hydaspes formait la frontière de l’empire perse, à l’est. C’est au bord de l’Hydaspes

<sup>37</sup> Cf. Chariton 5, 1, 3 ; Philostrate, *VA* 2, 20, 1.

qu'Alexandre engagea la bataille contre le roi indien Porus. La *Vie d'Apollonios de Tyane* 2, 42 prétend qu'une statue représentant le Conquérant 'dans la posture qui était la sienne quand il vainquit les satrapes de Darius à Issos' commémore l'événement.

Euphratès, Oroondatès et Hydaspes, trois noms qui désignent des fleuves ou le cours d'un fleuve, dessinent donc, dans leur mise en rapport, une nouvelle géographie pacifiée. En effet, le conflit entre le satrape perse et le roi éthiopien autour de la frontière entre l'Égypte et l'Éthiopie s'apaise, et les Cataractes sont reconues comme une frontière naturelle (9, 26). Oroondatès, à qui Hydaspes, tel Alexandre vis-à-vis de Porus, a rendu sa satrapie, prête une double allégeance, au roi des Perses et au roi des Éthiopiens (9, 27, 2-3). Sous l'égide du roi d'Éthiopie dont le royaume est, comme le rappelle Hydaspes (9, 22, 7), celui des sources du Nil, la Perse, l'Égypte et l'Éthiopie se réunissent.

Qu'en est-il dans *Callirhoé* ? Il semblerait que les noms d'Artaxerxès et surtout de Stateira soient déceptifs, c'est-à-dire qu'ils référerait à d'autres personnages, homonyme dans le cas de Stateira, mais pas dans celui d'Artaxerxès. Le couple du roman que le lecteur a spontanément associé à celui d'Artaxerxès II et de Stateira en raison, précisément, de la coïncidence des homonymies est aussi, contre toute évidence, le couple formé par Darius II et Stateira, comme si le couple de Callirhoé et Chéréas disloquait le couple royal historiquement attesté pour modifier le récit historique et instaurer un récit nouveau assumé par le narrateur. Dans ce roman défini comme érotique, la passion amoureuse est un élément perturbateur qui recompose les configurations que les noms établissent entre personnages référentiels et personnages romanesques. Comment ?

Si l'on en croit le narrateur, quand il s'agit d'opposer une beauté perse à la beauté de Callirhoé, c'est à la reine que ses femmes pensent immédiatement : 'Ah ! Si tu pouvais te montrer, maîtresse !' (5, 3, 3). Effectivement, la Stateira épouse d'Artaxerxès avait la réputation d'être une 'femme belle et bonne' (*Art.* 2, 2). Toujours d'après Plutarque (*Art.* 5, 6), 'ce qui causait le plus de plaisir aux Perses, c'était de voir sa femme Stateira toujours portée dans une voiture découverte, sans rideaux, et permettant aux femmes du peuple de la saluer et de l'approcher ; aussi la reine était-elle populaire'.

Au contraire, ne pouvant pas s'exposer en public, la Stateira de Chariton est remplacée, par le choix unanime des femmes perses, par Rodogune, 'une splendeur, connue dans tout le continent : telle Callirhoé en Ionie, telle Rodogune en Asie' (5, 3, 4). Dame de cour, Rodogune ne ressemble pas à ses homonymes guerrières. Ou plutôt, c'est une combattante qui livre un combat sur un autre plan, celui de la beauté et celui de la suprématie culturelle. Une métaphore guerrière apparaît dès le début d'un discours prêté à une femme perse : 'Maîtresse, une

femmelette grecque arrive pour combattre (ἐπιστρατεύεται) les familles de notre pays' (5, 3, 1). La suite du récit file la métaphore guerrière. Voyant la splendeur de Rodogune attendant Callirhoé, les Perses s'exclament : 'Nous avons gagné (νενικήκαμεν) : la Perse va éclipser l'étrangère' (5, 3, 6). Or, Callirhoé éclipse Rodogune, et 'Rodogune comprit bien sa défaite (τῆς ἥττης)' (5, 3, 9). Le lecteur éprouve sans doute du plaisir à voir déconstruite l'image de la guerrière triomphante, à voir la 'femme-rose', Ῥόδον γυνή, défaite sur ce qui faisait sa force, sur la promesse de son nom : sa beauté.

La défaite de Rodogune est soulignée par le prosternement de la foule devant Callirhoé comme devant une divinité : 'Frappés de stupeur, les barbares se prosternèrent (προσεκύνησαν), sans plus du tout penser que Rodogune était là' (5, 3, 9). Ce prosternement sera redoublé par celui de la reine confrontée à Callirhoé (5, 9, 1) : 'A cette vision imprévue, Stateira bondit hors de son lit, croyant à une apparition d'Aphrodite : le fait est qu'elle vouait un culte particulier à la déesse ; elle se prosterna (προσεκύνησεν)'.

La proscynèse, coutume perse abhorrée des Grecs, est pratiquée ici par des femmes perses de très haut rang, au bénéfice d'une Grecque !

Un nouveau jeu intertextuel se présente encore. A la différence de Stateira, épouse d'Artaxerxès qui se montrait en public pour faire admirer sa beauté, non seulement la Stateira de Chariton ne se montre pas en public, mais Rodogune, son substitut, après s'être affichée de façon hautaine et toute orientale dans sa lascivité, selon le stéréotype grec (cf. 5, 3, 5), est contrainte de revenir au palais dans la voiture de Callirhoé qui avance 'rideaux fermés' (5, 3, 10) selon l'injonction de Dionysios, soucieux de soustraire sa femme Callirhoé aux regards de la foule (5, 2, 9).

La défaite de Rodogune, et indirectement de Stateira, est aussi marquée par le fait que non seulement la beauté perse est contrainte de se cacher, mais qu'elle est contrainte aussi de subir les marques d'admiration que la tradition perse, selon Plutarque (*Art.* 27, 1), interdit :

'Les barbares en effet sont terriblement sensibles en ce qui concerne la licence des mœurs ; c'est au point que, non seulement si l'on s'approche de l'une des concubines du roi et si on la touche, mais même si, en voyage, on dépasse et l'on frôle les chariots qui les transportent, on est puni de mort'.

Dans le roman, 'les hommes de la foule, ne pouvant apercevoir Callirhoé, baisaient la voiture' (5, 3, 10). Rodogune est donc clairement la première figure d'une défaite perse. La promesse de son nom, promesse de victoire, ne se réalise pas ; *nomen* et *numen* sont dissociés.

Chez Plutarque, Stateira, l'épouse d'Artaxerxès, est caractérisée, outre par sa beauté, par sa bonté (*Art.* 2, 2). De même, la Stateira de Chariton est bonne, et cette bonté se manifeste dans la bienveillance avec laquelle elle accueille Callirhoé : 'Stateira prit plaisir à entendre ces mots : toute rivalité féminine abandonna son cœur qui ressentait désormais de la sympathie pour Callirhoé' (5, 9, 2).

Mais, alors que Plutarque évoque le fait que l'influence de Stateira 'était solidement affermie par l'amour et la confiance du roi' (*Art.* 19, 1), la situation chez Chariton est légèrement différente. Le roi n'est pas empressé auprès de la reine, comme l'indique le narrateur qui adopte le point de vue de Stateira :

'Elle n'était pas non plus sans avoir des doutes sur les fréquentes visites du Roi et ses intempestives démonstrations d'affection. Il est vrai qu'auparavant il venait rarement à l'intérieur des appartements des femmes ; mais depuis qu'il y avait Callirhoé à l'intérieur, il y allait et venait sans cesse. La reine l'observait : quand il était en leur compagnie, il jetait à la dérobée des regards sur Callirhoé ; il essayait bien de cacher l'intention de sa vue, mais ses yeux s'y rapportaient instinctivement' (6, 1, 7).

Cela dit, Artaxerxès respecte la reine et se refuse à la trahir avec Callirhoé : 'Par dessus tout, il y a le respect que je dois à Stateira' déclare-t-il (6, 1, 12).

*Callirhoé* joue néanmoins pleinement sur l'homonymie de Stateira pour établir avec son lecteur une complicité qui, s'appuyant sur l'intertextualité, donne au personnage une résonance exceptionnelle. En effet, Stateira est aussi le nom de la sœur épouse de Darius III, et le romancier utilise l'image de cette Stateira pour construire le personnage de son roman, 'Chariton fondant sans doute en une seule figure les épouses homonymes d'Artaxerxes II et de Darius III, celle-ci étant réputée être la plus belle femme'.<sup>38</sup>

Après la bataille et la défaite perse d'Issos infligée par les troupes d'Alexandre, cette Stateira est aussi une captive, comme l'est celle du roman, prisonnière avec ses femmes à Arados (7, 6, 5 ; 8, 2, 3), et prisonnière de Chéréas, que le narrateur, dans les deux derniers livres de *Callirhoé*, construit de toute évidence sur le modèle d'Alexandre.<sup>39</sup> Cependant, pour citer encore une fois M.-Fr. Baslez, il y a dans le roman de Chariton une inversion par rapport au récit historique : 'Dans le tableau des captives perses –certainement fameux car Quinte-

<sup>38</sup> Cf. Baslez 1992, 202, avec note 69 pour les références. Les plus explicites se trouvent chez Plutarque, *Alex.* 21, 6 ; *Mor.* 522A ; *Mor.* 338 ; Arrien, *An.* 4, 19, 5-6 ; Quinte-Curce 3, 12, 24 ; Aulu-Gelle, 7, 8, 2-3.

<sup>39</sup> Cf. l'analyse de Plepelits 1976, 18-19. La prise de Tyr par Chéréas, qui rappelle de manière évidente la prise de Tyr par le Macédonien, met en lumière le parallèle.

Curce s’y attache à plusieurs reprises— ce n’est plus la reine qui console la jeune fille, dont la tête repose sur ses genoux, mais la jeune fille qui console la reine dans la même posture<sup>40</sup>. On lit, en effet, chez l’historien latin (3, 11, 24-25) que la mère et l’épouse de Darius, autrement dit Rodogune et Stateira, consolent en les prenant ‘dans leur giron’ les plus faibles, en l’occurrence deux jeunes filles, qui sont en fait deux filles du couple royal, Stateira et Drypetis, pour Rodogune, son jeune fils pour Stateira.<sup>41</sup> Le parallèle avec Chariton est indiscutable : ‘Stateira avait mis sa tête entre les genoux de Callirhoé et pleurait : la jeune femme en effet, dans la mesure où elle était grecque, de bonne éducation et familière de l’adversité, plus que toute autre essayait de reconforter la reine’ (7, 6, 5). La supériorité de la femme grecque sur la femme barbare est soulignée, et elle l’est encore par un effet de miroir vertigineux : la Stateira abattue de Chariton s’avère aussi être l’homonyme, et le double, de la Stateira qui s’appuie sur les genoux de Rodogune chez Quinte-Curce ! Quant à la Rodogune du roman qui ‘cherchait à consoler’ la reine Stateira, le lecteur voit sans doute en elle l’image de la Rodogune mère de Darius et consolatrice de ses deux petites-filles. Sa présence conjointe avec celle de la reine Stateira rappelle forcément l’épisode d’Issos.

Poursuivons le parallèle entre épisode historique et épisode romanesque. Dans *Callirhoé*, comme dans les récits historiques, les reines Stateira échappent à tout outrage, à tout viol, malgré les craintes exprimées par leurs maris respectifs, Darius III et Artaxerxès.<sup>42</sup> Et dans chaque cas, c’est un eunuque qui rassure le roi.

Le dialogue intertextuel avec les récits historiques ne s’arrête pas là. La Stateira épouse de Darius III meurt en couches (Plutarque, *Alex.* 30, 1), alors qu’Alexandre avait le désir de la remettre généreusement à son mari. Dans le roman, Stateira est remise à son mari, non pas à l’instigation de Chéréas, pourtant nouvel Alexandre, mais de Callirhoé, l’héroïne réalisant ce que le destin avait empêché Alexandre de réaliser à cause de la mort de la reine ; et elle remet au Roi Stateira et Rodogune, les deux figures du roman homonymes des deux figures historiques qu’Alexandre ne souhaitait pas garder en son pouvoir (8, 3, 2-3 ; 7-8).<sup>43</sup>

Enfin, l’épouse de Darius III est doublement associée à la maternité, d’abord par son fils qu’elle protège lors de sa captivité, et ensuite par sa mort en couches. En revanche, la Stateira de Chariton, qui n’est pas associée directement à la maternité, l’est indirectement par la protection qu’elle est censée assurer au fils de

<sup>40</sup> Baslez 1992, 202.

<sup>41</sup> Cf. Quinte-Curce 4, 5, 1 ; 7, 4, 4. Stateira épousera Alexandre à Suse.

<sup>42</sup> Cf. Quinte-Curce 3, 12, 21-25 ; Aulu-Gelle 7, 8, 2-3 ; Arrien, *An.* 4, 19, 4-6-20, 1-3 ; Plutarque, *Alex.* 30, 5-14 ; Chariton 8, 2, 3.

<sup>43</sup> L’*Historia Alexandri Magni* associe explicitement les deux femmes (cf. *rec.* A 2, 22, 2 ; 2, 22, 14 ; 2, 27, 7).

Callirhoé. En effet, quand elle quitte l'île d'Arados, elle est porteuse d'une lettre à l'intention du père putatif de celui-ci, Dionysios, lettre par laquelle Callirhoé lui demande de veiller soigneusement sur leur fils qui reste en Asie, alors que ses vrais parents, les protagonistes, regagnent Syracuse (8, 4, 8-9 ; 5, 12).

A travers le nom et le personnage de Stateira, le roman de Chariton se révèle donc prodigieusement déceptif. La lecture déplace l'horizon d'attente du lecteur, remettant en cause une identification apparemment sûre pour proposer progressivement une autre identification. Qu'en est-il, alors, d'Artaxerxès si son épouse peut être dissociée de lui ?

Nul doute que le nom d'Artaxerxès ait été choisi par Chariton pour faire résonner le nom de Xerxès, le roi tout-puissant battu à Salamine. Une œuvre comme *Les Perses* avait inscrit la défaite de Xerxès dans la mémoire collective grecque, et Callirhoé réactive cette mémoire face à Artaxatès, l'eunuque favori du roi, dans une protestation de résistance contre Artaxerxès : 'Chéréas est un aristocrate, il est le premier d'une cité que ne vainquirent pas même les Athéniens qui à Marathon et à Salamine vainquirent ton Grand Roi' (6, 7, 10).

Plus ou moins consciemment, le lecteur attend que le nom Artaxerxès induise, dans l'intrigue, une duplication du personnage historique de Xerxès et des événements qui lui sont associés. De fait, Chéréas est invité à combattre sur mer les forces du Roi : 'Tu as à lutter contre les Perses, que vainquirent les Athéniens' (7, 5, 8), et la victoire navale se réalise, comme elle est attendue (7, 6, 1). Artaxerxès est alors vaincu par Chéréas et sur mer et sur terre, et sa défaite sur le plan militaire entraîne aussi une défaite sur le plan sentimental : Callirhoé, qui lui a résisté victorieusement, lui échappe définitivement en retrouvant son premier mari (cf. 8, 4, 2-3).

Le nom Xerxès, qui résonne dans Artaxerxès, induit aussi l'image d'un souverain tout-puissant. Pour le dire en termes grecs, le pouvoir d'Artaxerxès est despotique, tyrannique. Dans une lettre qu'il envoie au Roi, le satrape Pharnace s'adresse à lui comme à son 'maître' (δεσπότη), et Dionysios, notable grec de Milet, y est qualifié d' 'esclave' (4, 6, 3). En signe de soumission, le même Dionysios et le satrape Mithridate se plient au rituel de la proscynèse devant Artaxerxès (5, 4, 8). Enfin, pour nous limiter à ces quelques éléments, Chéréas, citoyen d'un régime démocratique, celui de Syracuse, dénonce : 'Nous sommes victimes du despotisme (τετυράννηκε) d'Artaxerxès' (7, 2, 4).

Mais le récit déjoue une nouvelle fois les attentes du lecteur : Artaxerxès, loin d'être un despote cruel, contrairement à ce que prétend, par stratégie, son eunuque (cf. 6, 7, 7) est, en fait, un homme vaincu par l'amour (cf. 6, 3, 1-2 ; 6, 4, 4-7 ; 6, 7, 1-2) et surtout un être moral, qui répugne à la force et à l'injustice (cf. 6, 3, 1-2 ; 6, 4, 4-7 ; 6, 7, 1-2).

Que dire de celui que son nom instaure comme son double, Artaxatès ? Nous avons déjà noté que le nom évoque le paronyme Artoxarès ; il n'est d'ailleurs pas anodin que, pour l'introduire dans son récit, Chariton recourt à une paraphrase de Ctésias, posant ainsi une homologie, à défaut d'une identité, entre Artaxatès et Artoxarès.<sup>44</sup>

Cela dit, le nom évoque aussi celui d'Artaxata, ville importante d'Arménie.<sup>45</sup> Or, au moins à l'époque tardive, l'Arménie fournissait des eunuques.<sup>46</sup> Certes, selon Ctésias F 14 § 42, Artoxarès était originaire de Paphlagonie, mais le même Ctésias met en rapport Artoxarès avec l'Arménie, où il aurait été exilé (cf. F 14 § 43 ; F 15 § 50). Ce n'est donc peut-être pas un hasard si la première mention d'Artaxatès est associée indirectement à l'Arménie. En effet, pour gagner Babylone, le satrape Mithridate passe par l'Arménie et demande audience au roi par l'intermédiaire de l'eunuque Artaxatès (5, 2, 1-2). 'Artaxatès' connotait sans doute à la fois un statut d'eunuque et un statut d'Arménien. Arménie-Artaxata / eunuque / Artoxarès-Artaxatès : il se dessine un schéma qui met en jeu la complicité du romancier et du lecteur, du lecteur de Chariton qui est aussi sans doute, s'agissant du domaine perse, un lecteur de Ctésias.

Paronymiques et isosyllabiques, les noms Artaxatès et Artaxerxès établissent une relation binaire et un effet de miroir qui instituent *a priori* l'eunuque comme le double du roi. L'attente du lecteur est-elle satisfaite ? Assurément. L'eunuque n'existe que dans un rapport dialogique avec le Roi dont il est le confident et le conseiller.

Il serait trop long de montrer comment, malgré une différence radicale de statut, Artaxatès est, d'une certaine façon, *l'alter ego* d'Artaxerxès.<sup>47</sup> Soulignons simplement ce qui vaut comme signaux de complicité : jusqu'à la fin, les deux personnages sont unis par le secret de l'amour du Roi, lequel communique par un regard avec son eunuque (8, 5, 6). Artaxatès est le seul à assister à l'entretien de Stateira et Artaxerxès (8, 5, 7). Il arrive que le contact entre le Roi et son eunuque soit plus physique : Artaxerxès mit le bras sur l'épaule de son eunuque, l'embrassa et lui dit : 'Je le vois, tu mérites pleinement l'estime particulière dans laquelle je te tiens ; tu veilles scrupuleusement sur moi avec le plus complet dévouement' (6, 4, 8). L'hypothèse de lecture selon laquelle la proximité des noms induit une proximité physique et affective des personnages se trouve donc validée.

<sup>44</sup> Cf. F 15 § 51 (εὐνούχοι δὲ τρεῖς ἠδύναντο παρ' αὐτῷ, μέγιστον μὲν Ἀρτοξάρης) et Chariton, 5, 2, 2 (μέγιστος ἦν παρὰ βασιλεῖ καὶ δυνατότατος). Le chiasme et la même préposition comme pivot soulignent le rapport intertextuel.

<sup>45</sup> Cf. Strabon 11, 14, 5 ; Plutarque, *Luc.* 31, 3.

<sup>46</sup> Cf. Tougher 2002, 144, qui cite Dorat. Ce dernier, dans son commentaire de l'*Eunuque* de Térence, note que nombre d'eunuques proviennent d'Arménie.

<sup>47</sup> Cf. Robiano 2017, 10 ; 13-15.

Et là encore, tout fonctionne sur le mode de la déception. Rompant partiellement avec le cliché de l'eunuque arriviste, comploteur et violent, hérité de Ctésias, et qui s'applique tout particulièrement à Artoxarès, qui finit exécuté (cf. Ctésias F 14 § 43 ; F 15 § 54), Chariton montre un Artaxatès servant son intérêt en servant l'entreprise amoureuse de son maître : 'Artaxatès aussi se réjouissait, il pensait se charger d'une importante mission qui devait lui donner désormais le contrôle du char de l'Empire' (6, 4, 10). Pas de révolution de palais, juste le souhait de devenir pleinement une éminence grise.

Que ce soit chez Chariton ou chez Héliodore, le nom perse déjoue toute tentative de référentialité et impose une remise en cause de toute certitude, de toute fixité. L'homonymie crée de l'instabilité, et cette marque d'écriture invite à une herméneutique qui se développe dans la pleine autonomie de l'univers fictionnel. Le nom propre n'a pas un référent unique, son signifiant n'a pas de signifié unique. Paradoxalement, le nom propre n'est pas 'propre', il est partagé et reçoit en dépôt un certain nombre d'homonymes que le lecteur, selon sa culture et sa vigilance, réactivera ou non, produisant, par superposition, plusieurs lectures qui ne s'excluent pas. Il n'y a pas de véracité et d'univocité du nom propre perse, sans doute parce qu'il appartient à un univers lointain et flou et que les romanciers utilisent cette distance pour lui donner une plasticité qui est un élément important de leur poétique. D'ailleurs, avec les noms perses des personnages éthiopiens, le nom perse, chez Héliodore, ouvre une tout autre perspective herméneutique.

### 3. *Des noms perses pour des personnages éthiopiens*

Pourquoi les personnages éthiopiens portent-ils des noms perses plutôt que des noms éthiopiens ? La mitre dont se coiffent le roi et la reine d'Éthiopie à la fin du roman 10, 41, 2-3) ne connote-t-elle pas une origine perse, ce qui serait un indice pour confirmer rétroactivement leur identité perse ? Certains spécialistes ont noté, avec plus ou moins de force, que les noms des personnages éthiopiens sont en fait des noms perses.<sup>48</sup> Il est difficile, en effet, de ne pas entendre dans le nom de la reine d'Éthiopie Περσίννα l'ethnique signifiant 'perse', 'persan', 'persique', et ce d'autant moins que l'adjectif περσός apparaît dans le texte en 7, 20, 4, appliqué de

<sup>48</sup> Cf. Morgan 1982, 247 : 'For the most part, his Ethiopians are given Persian names, which carry something of the required cachet of Eastern exoticism' ; Whitmarsh 2011, 124 : 'The Ethiopian names reflect a promiscuous mixture of different non-Greek cultures : Hydaspes is named after a river in India (important for the Alexander tradition). Persinna's name seems to be a bastardised feminine of 'Persia'. Sisimithres alludes to the Iranian cult of Mithra' ; Hägg 2004, 360 : 'The author has been content to give them (*scil.* personnages éthiopiens) names, Hydaspes and Persinna, that lead rather to India and Persia'.



Hydaspe serait, d'après Ctésias, le nom d'un des fils né de l'union de Sémiramis et d'Onnès, son premier mari.<sup>52</sup> Un autre Hydaspe est cité dans l'*Historia Alexandri Magni* comme un satrape d'au-delà du Taurus (A 1, 39, 7-8 ; 2, 10, 4).<sup>53</sup> Sisimithrès apparaît, lui aussi, dans les récits historiques consacrés à Alexandre, notamment chez Plutarque et Quinte-Curce. D'après Quinte-Curce 8, 2, 19, Sisimithrès est un satrape qui résiste à Alexandre avant de se rendre. Moyennant quoi, Alexandre lui rend son pouvoir (8, 2, 3). Il gouverne en Bactriane, aux marges donc de l'empire perse, et Plutarque mentionne la 'roche de Sisimithrès' censée être imprenable.<sup>54</sup>

Le nom Sisimithrès sonne bien perse.<sup>55</sup> Non seulement sa syllabe initiale est redoublée, comme dans beaucoup de noms perses, mais le nom de Mithra, Μίθρας, le dieu Soleil, s'y lit et s'y entend distinctement.<sup>56</sup> Et le Sisimithrès du roman, en tant que chef des gymnosophistes, est étroitement associé au culte du soleil pratiqué à Méroé. Sa place dans la cérémonie finale, à côté du prêtre d'Apollon delphien Chariclès, qui a lui-même défini Apollon comme l'équivalent du Soleil, 'Apollon identique à Hélios' (10, 36, 3), est particulièrement signifiante : ce sont deux prêtres du Soleil, comme sont deux grands prêtres du Soleil le roi Hydaspe et son futur gendre, et déjà prêtre, Théagène (10, 41, 1 ; 10, 41, 3).

D'ailleurs, le culte du Soleil est inséparable de la généalogie dynastique de la famille royale éthiopienne. Persinna déclare : 'J'en prends à témoin l'auteur (γενεάρχης) de notre race, le Soleil (...). Notre famille a eu pour ancêtres (πρόγονοι) parmi les dieux le Soleil et Dionysos' (4, 8, 2-3). Cette allégation est reprise par Chariclée dans une invocation : 'O Soleil, le premier de mes ancêtres !' (10, 11, 3). Or, d'autres dynasties prétendaient avoir pour ancêtre le Soleil, celles des Achéménides et des Arsacides. Les Perses revendiquaient le Soleil pour ancêtre. Chez Chariton, le roi invoque, lui aussi, le Soleil en des termes similaires

<sup>52</sup> Ctésias F 1 B (5, 1) nomme Hydaspes et Hyapates. Selon Lenfant 2004, 28 n. 125, se fondant sur F. Justi, *Iranisches Namenbuch*, Marburg 1895, p. 131, ce sont bien des noms perses.

<sup>53</sup> Whitmarsh 2011, 124 n. 94 précise à propos d'Hydaspe : 'It may also recall 'Hystaspes', a common Persian name which appears as 'Hydaspes' in the A recension of the *Alexander romance* as a name of a Persian satrap (1. 39. 7-8)'.

<sup>54</sup> Strabon 11, 11, 4 ; Plutarque, *Alex.* 58, 3-4.

<sup>55</sup> Hägg 2004, 361 évoque la possibilité d'un rapprochement avec un nom méroïtique. Dans ce cas, pourquoi serait-il le seul des personnages éthiopiens à porter un nom méroïtique ?

<sup>56</sup> Cf. Sisikoptos (Arrien, *An.* 5, 20, 7) ; Sisimakès (Hérodote 5, 121) ; Sisinnès (Arrien, *An.* 1, 25, 3).

(6, 1, 10) : ‘Le soleil ton aïeul (προπάτωρ)’. J. Maillon a relevé cette similitude : ‘La maison royale de Perse prétendait aussi remonter au Soleil’.<sup>57</sup>

D’autre part, on trouve un autre ancêtre commun aux Éthiopiens et aux Perses : Persée, qui joue un rôle fondamental dans les *Éthiopiennes* puisqu’il se trouve à l’origine de la conception de l’héroïne, Chariclée, et du récit qui relate ses aventures.<sup>58</sup>

Que Persée soit le fondateur de la dynastie éthiopienne est affirmé avec force par celle qui porte un nom quasiment homonyme, Persinna : ‘Notre famille a eu pour ancêtres parmi les dieux le Soleil et Dionysos, parmi les demi-dieux Persée et Andromède, et avec eux Memnon’ (4, 8, 3). Le narrateur authentifie cette déclaration dans la description de la cérémonie finale : ‘Dans un autre pavillon à proximité, sur un haut piédestal, se trouvaient les statues des dieux nationaux et les images des demi-dieux, Memnon, Persée et Andromède, que les rois d’Éthiopie regardent comme les fondateurs (γενεάρχας) de leur race’ (10, 6, 3). De plus, en tant que récit fondateur de la dynastie éthiopienne, l’épisode des amours de Persée et Andromède occupe une place privilégiée dans les lieux du pouvoir puisque, dans un palais couvert de peintures des dieux et héros nationaux, ‘seules les images des amours d’Andromède et Persée ornent les chambres à coucher’. C’est dire que la représentation picturale se trouve dans l’intimité où se perpétue le pouvoir royal (4, 8, 3).<sup>59</sup>

Or, Persée se trouve également à l’origine du peuple perse et de la dynastie achéménide. En effet, d’après notamment Hérodote 1, 125 et Platon, *Alcibiade I* 120 e, par Achéménès, fils de Persée et/ou par Persès, fils de Persée et d’Andromède, les Achéménides et les Perses descendent de Persée. Xerxès aurait, d’ailleurs, hautement revendiqué sa parenté avec le héros.<sup>60</sup> Par conséquent, les Perses et les Éthiopiens d’Héliodore sont apparentés. D’après Hérodote 7,61, Céphée, le père d’Andromède, est supposé appartenir au peuple des Artéens, qui deviendra plus tard le peuple des Perses une fois que son petit-fils Persès se sera fixé dans le pays. Cela ne va pas sans des distorsions puisque Céphée est censé régner en Éthiopie selon les versions les plus répandues du mythe.<sup>61</sup>

<sup>57</sup> Maillon 1960<sup>2</sup> vol. II, 15 n. 1. Plutarque atteste le lien entre la Perse, la fondation d’une dynastie et le soleil. D’après lui, ‘dans la langue des Perses, le soleil se dit Cyrus’ (*Art.* 1, 2) et Artaxerxès jure ‘par Mithra’ (*Art.* 4, 5).

<sup>58</sup> Sur Persée dans les *Éthiopiennes*, cf. Billault 1981 ; Whitmarsh 2011, 116-117.

<sup>59</sup> Maillon 1960<sup>2</sup> traduit à tort ‘des héros Andromède et Persée’ ; les manuscrits ont tous la leçon ἥρωσιν.

<sup>60</sup> Cf. Hérodote 7, 150 ; Eschyle, *Pers.* 79.

<sup>61</sup> Ovide, *Met.* 4, 669 et Philostrate, *Im.* 1, 28, 1 situent en Éthiopie l’épisode d’Andromède et de Persée. Apollodore 2, 4, 3 aussi, ce qui ne lui interdit pas d’évoquer ‘Persès qu’il

Deux autres indices peuvent permettre de rapprocher les Éthiopiens des Perses.

Nous avons déjà mentionné les ‘arbres de Perse’, qui apparaissent, cités en premier, dans une série de trois noms (8, 14, 3). Les perséas concentrent à eux seuls l’ambiguïté des rapports entre la Perse et l’Éthiopie, voire entre l’Éthiopie et l’Égypte, tant les récits étiologiques qui justifient leur existence et leur présence sur les bords du Nil divergent.<sup>62</sup> Pline, *Nat.* 15, 46, affirme que ‘le perséa fut planté par Persée à Memphis’ ; au contraire, d’après Diodore 1, 34, 7, ‘il fut introduit de l’Éthiopie par les Perses au moment où Cambyse conquiert ces régions-là’, à savoir l’Égypte. Enfin, d’après Nicandre, *Alexipharmakes* 99-103, le perséa est le cadeau du roi d’Éthiopie à Persée. Alors que l’opinion commune rattache spontanément, sur la base de l’étymologie, le perséa à la Perse, ces récits de type historique ou mythologique font du perséa un arbre provenant d’Éthiopie et suggèrent de rattacher son nom à celui de Persée. Il faut noter que, d’après Diodore, c’est un Perse, Cambyse, qui aurait été un vecteur de cette diffusion en Égypte !

Revenons au moment où les arbres de Perse sont introduits dans le récit (8, 14, 2) : il est midi, en été, en Égypte ; transportés pour être remis à Oroondatès après avoir été soustraits à Arsacè, les protagonistes sont épuisés. Un bosquet d’arbres, dont des perséas, leur offre une ombre salvatrice. La halte est un moment doublement salvateur dans la mesure où c’est à ce moment-là qu’ils apprennent le suicide de leur persécutrice. Quelques jours plus tard, ils passent aux mains des Éthiopiens, échappant définitivement aux Perses et à Oroondatès (8, 16, 7). Les perséas sont donc liés à un point de bascule dans le roman : aux Perses redoutables succèdent les Éthiopiens bienveillants, et surtout Persinna, qui met tout en œuvre pour le salut de Chariclée et de Théagène. Des Perses à Persinna *via* des perséas, la voie romanesque est tracée. Est-ce aller trop loin ? Peut-être pas.

A lire de plus près, on s’aperçoit que la scène de repos, et de délivrance, sous les perséas a une homologue : la scène de la conception de Chariclée. Dans les deux cas, il y a bien la présence de Persée, et, en filigrane, celle de la Perse. En effet, les scènes ont beau être, en apparence, dissemblables, les conditions de leur émergence sont semblables : en été, à midi, en Éthiopie, la chaleur est accablante et le couple royal est exténué avant qu’un rêve incite Hydaspes à s’unir à sa femme (4, 8, 4). Pendant le coït, de son propre aveu, Persinna ‘fixa les yeux’ sur la représentation d’Andromède, au moment précis où elle est délivrée par Persée (4, 8, 5). C’est dire que Persinna s’identifie à Andromède et forme, fantasmatiquement,

---

laissa auprès de Céphée, et de qui les rois de Perse tiraient, à ce qu’on dit, leur origine’ (2, 4, 5).

<sup>62</sup> Cf. Amigues 1989, 205-207 n. 6. ‘L’arbre de Perse’ est longuement traité par Théophraste, *HP* 4, 2, 1 ; 4, 2, 5.

couple avec Persée, et produit une autre Andromède, blanche, double de la peinture, et donc différente de sa mère biologique, noire.

Persinna est donc double : elle est éthiopienne, noire, descendante de Persée, dont le nom est inscrit dans son nom, mais elle est aussi une Andromède que Persée a délivrée du mal, et mère d'une autre Andromède. Temps du mythe et temps de l'histoire, complètement enchevêtrés, brouillent singulièrement son identité, et la démarcation entre l'autochtone et l'étranger est abolie. Qui est Persinna ? Une Éthiopienne ? Une Perse ? Une descendante de Persée ? L'amante de Persée ? Une Andromède ? La réponse ne saurait être univoque.

De plus, le personnage d'Andromède auquel s'identifie Persinna pose inévitablement la question du mal. En effet, d'après le mythe, l'héroïne est exposée à un monstre, qui châtie la fille pour une faute de la mère. Le mal est-il éradiqué en Éthiopie par l'intervention de Persée ? D'après les *Éthiopiennes*, l'Éthiopie, le pays des pieux Éthiopiens d'Homère, ne devient véritablement le pays du bien qu'une fois abandonnés les sacrifices humains à l'instigation de Sisimithrès et des gymnosophistes, et, plus secondairement, de Persinna.<sup>63</sup> Est-ce à dire que les Éthiopiens aux noms perses, Persinna, Hydaspès, Sisimithrès, descendants de Persée, incarneraient le bien par rapport aux Perses, eux aussi descendants de Persée, mais incarnation du mal ? Le roman le suggère. Nous verrions volontiers un schéma de dégénérescence morale comparable à celui qui est exposé dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* à propos des Indiens et des Éthiopiens : chez Philostrate, les Éthiopiens ne sont que des Indiens déchus.<sup>64</sup> Parallèlement, dans les *Éthiopiennes*, les Perses ne sont peut-être que des descendants déchus de Persée, quand les Éthiopiens sont des descendants qui ont su garder, voire améliorer, leur moralité. Les confins du monde sont des zones préservées où vivent des sociétés idéales, ou peu s'en faut. N'oublions pas que le nom du roi Hydaspes, qui renvoie à la fois à un fleuve qui servait de frontière à l'empire perse et à un satrape en charge d'une satrapie lointaine, redouble l'éloignement de l'Éthiopie, pays à la fois marginal par rapport au monde grec centré sur Delphes, et foyer centripète où l'action s'achève.

Cependant, il ne faut pas gommer la part sombre d'Hydaspe. Ce n'est pas un hasard si son nom de fleuve le met en rapport avec l'autre personnage qui porte un nom de fleuve, Euphratès. Ils ont en partage une certaine forme de cruauté qu'ils exercent à l'encontre des protagonistes, notamment de Théagène. Tous deux agissent, cependant, sous contrainte, sous contrainte de la femme du satrape pour le premier, sous contrainte de la loi religieuse pour le second. D'après le

<sup>63</sup> Dénonciation des sacrifices humains par Sisimithrès en 10, 9, 6 ; bienveillance de Persinna en 10, 7, 4-8.

<sup>64</sup> Cf. *VA* 6, 11, 13.

narrateur, si Euphratès assouvit sa haine, c'est à cause de son état d'eunuque et de son idéal de moralité (8, 6, 2). Lui, déclare qu'il a agi sur ordre, et il n'est pas insensible au sort des héros (8, 13, 8). Hydaspes incarne également la violence de la loi (10, 16, 4-6 ; 10, 17, 3 ; 10, 20, 1) avant de céder à la voix de la morale incarnée par Sisimithrès. Dans les deux cas, ces personnages au nom perse connaissent une conversion vers le bien, de façon nette chez le roi d'Éthiopie, de façon opportuniste et ambiguë chez l'eunuque.

Mais Hydaspes est aussi celui qui réconcilie les Éthiopiens et les Perses. Après avoir ordonné de prendre vivant le satrape Oroondatès (9, 20, 2 ; 20, 6), il use de clémence et lui déclare : 'Reprends tes fonctions de satrape et va dire au roi des Perses : "ton frère Hydaspes a été le plus fort, mais dans sa sagesse, il t'a laissé tous tes biens ; et si tu y consens, il désire vivement obtenir ton amitié"' (9, 26, 3). Cette attitude n'est pas sans rappeler celle d'Alexandre, et pose par conséquent Hydaspes comme figure du Conquérant et le satrape comme une figure de Darius au moment où la bataille penche en faveur des Éthiopiens : 'Ce fut alors une fuite générale des survivants. Le plus lâche de tous fut le satrape Oroondatès, qui abandonna son char, monta sur un cheval niséen et s'enfuit' (9, 19, 1). C'est, presque littéralement, Darius fuyant à Issos (cf. Quinte-Curce, 3 11 ; 4, 1, 2).<sup>65</sup>

Enfin, si le nom d'Hydaspes évoque le fleuve sur les bords duquel Alexandre rendit son royaume à Porus après l'avoir vaincu, la figure d'Alexandre est alors convoquée une seconde fois, et se dessine en filigrane un Hydaspes/Alexandre face à un Oroondatès/Porus.

La motivation des noms perses est donc forte, et pour être appréciée, elle suppose que le lectorat de Chariton et d'Héliodore ait un niveau de culture littéraire élevé et qu'il s'adapte à leur poétique.

En effet, les choix des deux romanciers sont spécifiques, même si la nomination implique, pour chacun d'eux, un jeu avec la littérature, notamment un jeu entre la littérature de fiction et la littérature historique. Leur stratégie d'écriture décline, derrière l'apparente stabilité et univocité du nom propre, une série de propositions de lecture, spécialement chez Chariton, chez lequel la figure d'Alexandre le Grand, dans ses rapports avec le monde de la Perse, n'est jamais loin.

Plus surprenant peut-être, il est apparu dans cette étude que les noms perses ouvrent aussi sur une interprétation qui recompose, potentiellement, sur la base du mythe, la vision du monde qu'ont les Grecs des différentes cultures et des

<sup>65</sup> Cf. Morgan 1989, 550 n. 217, modifiant son point de vue exprimé dans Morgan 1982, 248 ('At 9. 19. 1, Oroondates abandons his chariot and flees from the battlefield ; this incident is modeled on the behavior of Dareios at Gaugamela').

histoires nationales. Sur ce point, les noms perses qu'Héliodore attribue à ses personnages éthiopiens dévoilent une parenté singulière entre la Perse et l'Éthiopie qu'une aveuglante évidence aurait jusqu'alors masquée. A cet égard, Persinna, le nom de la reine d'Éthiopie, est exemplaire. Le regard porté par un lecteur grec sur le monde barbare s'en trouve profondément modifié. Ainsi, le héros Persée s'impose comme un héros grec qui, par la nomination, se perpétue aussi bien en Éthiopie qu'en Perse. Le nom perse devient alors moins exotique qu'il le paraît. Ce qui ressort, en effet, chez Chariton et Héliodore, c'est que les noms perses sont, déjà, des noms familiers, intégrés dans l'univers grec, et qu'il s'agit de les relire et de les repenser à l'intérieur du système onomastique particulier qu'ils constituent, sans nier l'originalité de chaque écriture romanesque.

### *Bibliographie*

- Amigues, S. 1989. *Théophraste Recherches sur les plantes, Livres III et IV*, Paris : Les Belles Lettres.
- Baslez, M.-Fr. 1992. 'De l'histoire au roman : La Perse de Chariton' in : M.-Fr. Baslez, M. Trédé, P. Hoffmann (éd.), *Le Monde du roman grec*, Paris : Presses de l'École normale supérieure, 199-212.
- Billault, A. 1981. 'Le mythe de Persée et les *Éthiopiennes* d'Héliodore. Légendes, représentations et fictions littéraires', *REG* 94, 63-75.
- Billault, A. 1989. 'De l'histoire au roman : Hermocrate de Syracuse', *REG* 102, 540-548.
- Bowie, E. 1995. 'Names and a Gem : Aspects of Allusion in Heliodoros' *Aethiopica*' in : D. Innes, H. Hine, C. Pelling (éd.), *Ethics and Rhetoric : Classical Essays for Donald Russell for his Seventy-Fifth Birthday*, Oxford : Clarendon Press, 269-280.
- Briant, P. 1996. *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris : Fayard.
- Cusset, C. 2007. 'Onomastique et poétique : Pour une construction du sens du nom propre', *Lalies* 27, 193-197.
- De Temmerman, K. 2014. *Crafting Characters : heroes and heroines in the ancient novel*, Oxford : Oxford University Press.
- Fusillo, M. 1991. *Naissance du roman*, Paris : Éditions du Seuil.
- Goold, G. P. 1995. *Chariton Callirhoe*, Cambridge, Massachusetts-London, England : Harvard University Press.
- Guyot, P. 1989. *Eunuchen als Sklaven und Freigelassene in der griechisch-römischen Antike*, Stuttgart : Klett-Gotta.
- Hägg, T. 1971. 'The naming of the characters in the romance of Xenophon Ephesius', *Eranos* 69, 25-59.
- Hägg, T. 2004. 'The Black Land of the Sun. Meroe in Heliodoros' Romantic Fiction' in : L. B. Mortensen & T. Eide (éd.), *Parthenope Studies in Ancient Greek Fiction*, Copenhagen : Museum Tusulanum Press, 195-220.
- Hamon, Ph. 1983. *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève : Droz.
- Hunter, R. 1996. 'History and Historicity in the Romance of Chariton', *ANRW* 34, 2, Berlin-New York : W. de Gruyter, 1055-1086,

- Jones, M. 2003. *Noms sans frontières : the meaning of personal names and their significance in Heliodoros' Aithiopika*, University of Wales, Swansea, Diss..
- Jones, M. 2006. 'Heavenly and pandemic names in Heliodoros' « Aethiopia », *CQ* 56, 2, 548-562.
- Lenfant, D. 2004. *Ctésias de Cnide La Perse L'Inde Autres fragments*, Paris : Les Belles Lettres.
- Lenfant, D. 2014. 'Le mépris des eunuques dans la Grèce classique : orientalisme ou anachronisme ?' in : A. Queyrel Bottineau (dir.), *La représentation négative de l'autre dans l'Antiquité : hostilité, réprobation, dépréciation*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 423-442.
- Maillon, J. 1960<sup>2</sup>. *Héliodore Les Éthiopiennes (Théagène et Chariclée)*, Paris : Les Belles Lettres.
- Malosse, P. L. 2011-2012. 'Les Éthiopiennes d'Héliodore : une œuvre de l'Antiquité tardive', *Revue des Études tardo-antiques*, 179-199.
- Merkelbach, R. 1962. *Roman und Mysterium in der Antike*, München-Berlin : C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Miller, J. 1938. « Pharnakes » (3), *RE* 19, 2, Stuttgart : J. B. Metzlerscher, col. 1849-1853.
- Morgan, J. R. 1982. 'History, romance and realism in the Aithiopia of Heliodoros', *ClAnt* 1, 221-265.
- Morgan, J. R. 1989. *Heliodoros, An Ethiopian Story* in : B. P. Reardon (éd.), *Collected Ancient Greek Novels*, Berkeley-Los Angeles-London : University of California Press.
- Morgan, J. R. 2014. 'Heliodoros the Hellene' in D. Cairns & R. Scodel (éd.), *Defining Greek Narrative*, Edinburgh : Edinburgh University Press, 260-276.
- Plepelits, K. 1976. *Chariton von Aphrodisias Kallirhoe*, Stuttgart : A. Hiersemann.
- Ramelli, I. 2000. 'Caritone e la storiografica greca : il « Romanzo di Calliroe » come romanzo storico antico', *Acme* 53, 1, 43-62.
- Reardon, B. P. 1989. *Chariton, Chaereas and Callirhoe* in : B. P. Reardon (éd.), *Collected Ancient Greek Novels*, Berkeley-Los Angeles-London : University of California Press.
- Robiano, P. 2017. 'L'eunuque, un personnage négligé du roman grec', *AncNarr* 14, Groningen : Barkhuis and Groningen University, 47-68.
- Roncali, R. 1996. *Caritone d'Afrodisia, Il Romanzo di Calliroe*, Milano : Biblioteca Universale Rizzoli.
- Smith, S. D. 2007. *Greek Identity and the Athenian Past in Chariton : The Romance of Empire*, Groningen : Barkhuis and Groningen University Library.
- Tougher, S. 2002. 'In or out ? Origins of court eunuchs' in : S. Tougher (éd.), *Eunuchs in antiquity and beyond*, London : The Classical Press of Wales, Duckworth, 143- 159.
- Whitmarsh, T. 2011. *Narrative and Identity in the Ancient Greek Novel : Returning Romance*, Cambridge : Cambridge University Press.